

les archives personnelles de Furet, il traite peu de sa vie privée, sauf pour rappeler ce que l'historien avait lui-même confié lors d'entrevues. On apprend que Furet perdit ses parents très jeune, qu'atteint de tuberculose il fut alité de 1950 à 1954, qu'il épousa trois femmes avec qui il eut deux enfants. « Je préfère la passion amoureuse à la passion politique », admit-il lors d'une entrevue radiophonique. Historien des idées plutôt que sociologue des connaissances, Prochasson ne s'intéresse pas aux divers réseaux entretenus par Furet, aux rivalités académiques ou aux luttes de pouvoir internes à l'université. L'aurait-il fait qu'on aurait peut-être mieux compris pourquoi ses idées en vinrent à rayonner à ce point, surtout à l'extérieur de l'université. Cela dit, il montre bien le souci de Furet pour le grand public, son talent dans les médias, sa facilité à communiquer au plus grand nombre. Plus passeur que vulgarisateur, Furet croyait qu'il était possible « d'énoncer clairement et élégamment les résultats de la recherche historique, sans renoncer à une rigueur fondée plus objectivement. L'histoire a son vocabulaire, elle n'a pas besoin de son jargon » (cité p. 485). Seule lacune notable dans cet ouvrage instructif, on n'y trouve aucune bibliographie complète des ouvrages et articles de François Furet ni des études portant sur son œuvre.

— *Éric Bédard*
TÉLUQ

Germain Lacasse, Johanne Massé et Bethsabée Poirier.
Le diable en ville : Alexandre Silvio et l'émergence de la modernité populaire au Québec, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2012, 299 p.

Cet ouvrage d'histoire culturelle permet de découvrir la figure méconnue du bonimenteur, cette personne qui avait pour tâche, aux premières années du cinéma, de lire, de traduire ou de bonifier les intertitres qui facilitaient la compréhension des films muets. Comme l'expliquent les auteurs, c'est une figure qui a généralement eu une présence plus importante et durable dans les communautés